Comment les formes du passé se transmettent-elles ?

Sandrine Robert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8022>

DOI : 10.4000/etudesrurales.8022

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 115-131

Référence électronique

Sandrine Robert, « Comment les formes du passé se transmettent-elles ? », *Études rurales* [En ligne], 167-168 | 2003, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8022> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.8022

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=ETRU&ID_NUMPUBLIE=ETRU_167&ID_ARTICLE=ETRU_167_0115

Comment les formes du passé se transmettent-elles ?

par Sandrine ROBERT

| Éditions de l'EHESS | *Études rurales*

2003/3-4 - N° 167-168

ISSN 0014-2182 | ISBN 2-7132-1808-X | pages 115 à 131

Pour citer cet article :

—Robert S., Comment les formes du passé se transmettent-elles ?, *Études rurales* 2003/ 3-4, N° 167-168, p. 115-131.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

COMMENT LES FORMES DU PASSÉ SE TRANSMETTENT-ELLES ?

Sandrine Robert

AU TOURNANT DES XIX^e ET XX^e SIÈCLES, l'apparition de cartes suffisamment détaillées et de photographies aériennes verticales a conduit certaines disciplines à faire le constat de la permanence, dans le parcellaire, des formes anciennes du paysage. Les chercheurs qui ont tenté de théoriser ce phénomène s'appuyaient essentiellement sur l'idée d'une transmission par la mémoire ou par le maintien d'une trace matérielle. Étaient également évoqués les rôles du juridique et du technique.

Aujourd'hui, les résultats des nombreuses fouilles menées en archéologie préventive et les analyses développées en morphologie dynamique permettent d'introduire de nouveaux éléments. Ainsi, la transmission des formes ne doit plus être appréhendée comme une transmission linéaire dans le temps et dans l'espace mais comme le résultat de processus mettant en œuvre différentes échelles et différents réseaux. La transmission des formes ne s'explique plus par la fixation, une fois pour toutes, d'un élément matériel, mais par son incessant renouvellement au sein d'un jeu complexe de réinterprétations.

Émergence de la notion de permanence des formes

À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, la permanence des formes anciennes du paysage dans le réseau des voies et dans la trame parcellaire a été perçue, de manière concomitante, par plusieurs disciplines.

À la suite du géographe allemand Friedrich Ratzel, le géographe français Jean Brunhes relevait la permanence de formes d'urbanisation disparues dans le plan des villes, ou le maintien des grandes directions de circulation à l'échelle des territoires. Dans sa *Géographie humaine* de 1910, il mentionnait ainsi la permanence des grandes directions au sud de Dijon à travers la superposition des voies, canaux, voies ferrées... [1925 : 208-209] Plus loin, il soulignait la transmission de la forme du rempart urbain qui « survit » par le biais des boulevards implantés à l'emplacement des fossés [*ibid.* : 241-250].

À la même époque, historiens et géographes ruralistes notaient la permanence de structures agraires qu'ils associaient à des formes anciennes de peuplement. En 1895, August Meitzen attirait l'attention sur le parcellaire en lanières, lisible sur les plans cadastraux modernes. Selon lui, sa genèse remontait à l'établissement des peuples germaniques en Europe, à la charnière de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge. Le dessin du parcellaire et la répartition du peuplement de la campagne du XIX^e siècle étaient considérés comme le reflet direct des structures agraires mises en place plusieurs siècles auparavant [Verhulst 1995 : 23]. Cette recherche fut relayée en France par Marc Bloch et Roger Dion qui préconisaient l'utilisation de cartes anciennes pour le relevé de ces structures. À ce titre, ils

sont souvent reconnus comme les tenants de l'histoire de la morphologie agraire en France.

À la même époque, les premiers urbanistes anglais, français et allemands remarquaient la permanence de formes d'urbanisation anciennes sur le plan des villes. À l'instar des géographes, ils observaient le maintien de l'emprise des remparts sur les boulevards mais aussi la persistance de plans d'origine antique ou médiévale dans le tracé des rues ou dans la trame parcellaire [Lavedan 1926a; Poëte 2000¹; Unwin 1981²]. Cette approche était liée à la recherche archéologique sur les villes car les fouilles des grandes cités antiques du bassin méditerranéen livraient les modèles de plans recherchés. Un courant urbanistique, qualifié par la suite de « culturaliste » [Choay 1965 : 21-24], proposait de faire de ces plans anciens des modèles pour l'urbanisme contemporain. Ainsi Pierre Lavedan, historien de l'art et un des fondateurs de l'urbanisme en France, répertoria un grand nombre de plans allant de l'Antiquité jusqu'à nos jours, au fil de plusieurs ouvrages publiés entre 1926 et 1982 [1926a, 1941, 1952]. Ses travaux étaient influencés par ceux de Marcel Poëte, historien qui introduisit la pensée géographique dans l'histoire urbaine au début du XX^e siècle [op. cit.].

À l'échelle des territoires, les historiens et les archéologues s'intéressant aux voies et aux parcellaires connus par la publication, au XIX^e siècle, des écrits d'arpentage antique firent également le constat du maintien de ces tracés dans les réseaux actuels. Au début du XX^e siècle, les vestiges des centuriations d'Italie, d'Afrique du Nord, d'Angleterre et de Germanie commençaient à être étudiés à partir des cartes topographiques, des photographies aériennes et sur le terrain [Grenier 1985³ : 12-23].

Le point commun de ces découvertes fut la mise à disposition, pour les chercheurs, d'une cartographie de plus en plus détaillée et de photographies aériennes verticales. Ces nouvelles sources jouèrent un rôle important dans la perception des formes du paysage. Ajoutons-y une certaine prédisposition des chercheurs à aller dans ce sens. Au XIX^e siècle, la géographie et l'archéologie se constituaient en sciences, érigeant la forme comme objet du discours. Le contexte était donc favorable à l'observation de la permanence des formes dans le plan.

La permanence des formes anciennes du paysage apparut comme une évidence à tous ces chercheurs. Pour Raymond Unwin, les formes sont « visiblement établies », elles « frappent les yeux » [op. cit. : 16]. Selon les termes de l'archéologue Albert Grenier, le terrain « apparaît » divisé en un quadrillage « très net » dont l'Italie du Nord présente l'exemple le plus « frappant » [op. cit. : 15].

Au-delà de ce constat, certains auteurs se sont efforcés d'expliquer le phénomène de transmission des formes. S'agissant du milieu urbain, Pierre Lavedan a tenté en 1926 une véritable théorisation dans sa « loi de persistance du plan ». À partir des années soixante-dix, Pierre Pinon s'est attaché à préciser la permanence des édifices de spectacles antiques dans les trames urbaines [1978, 1990]. Bernard Rouleau, dans

1. Ouvrage publié pour la première fois en 1929.

2. Réédition d'un ouvrage paru pour la première fois à Londres en 1909.

3. Réédition d'un ouvrage de 1934 dans lequel Albert Grenier fait une première synthèse de l'ensemble de ces travaux.

son histoire de l'urbanisation des quartiers périphériques de la ville de Paris au XIX^e siècle, apporta des éléments d'explication concernant la transmission du parcellaire rural dans les formes urbaines [1985]. Aujourd'hui, Bernard Gauthiez propose de théoriser « les mécanismes de la mémoire du parcellaire » qu'il observe à travers le maintien des formes d'urbanisation médiévale en contexte urbain [1999].

Pour le milieu rural, André Meynier donnait en filigrane des éléments d'explication du phénomène de persistance dans un des premiers manuels de géographie agraire [1970]. Depuis le début des années quatre-vingt-dix, François Favory et Gérard Chouquer proposent des éléments d'explication pour la transmission des parcellaires protohistoriques et antiques [Chouquer 2000b ; Chouquer et Favory 1991], et des thèses récentes en archéologie précisent ces phénomènes [Jung 1999 ; Marchand 2000 ; Robert 2003].

Les explications traditionnelles de la transmission

LE MAINTIEN DE LA FORME ET DE LA FONCTION

Un des premiers arguments invoqués pour la transmission des formes est le maintien des structures dans leur modelé et leur fonction. En milieu rural, par exemple, des limites parcellaires anciennes seraient restées actives sous forme de haies, murets, fossés, rideaux de cultures, etc. :

[...] la limite ancienne reste active, presque sans modification typologique, sur une longue période, ce qui permet sa transmission jusqu'à nous [Ferdrière 1983 : 160].

La forme se conserverait donc dans son emprise et dans son modelé d'origine, ce dernier subissant cependant des transformations par ajout de matière ou par dégradation. Mais une fois les phénomènes de transformation identifiés, des systèmes de comptage permettraient de retrouver et de dater la forme originale : comptage des espèces ligneuses pour les haies, estimation de la hauteur d'origine des crêtes de labour et des rideaux de culture, etc. [*ibid.* : 162-165].

En milieu urbain, des cas de maintien du bâti médiéval ou moderne assureraient la transmission de la forme ancienne jusqu'à nos jours : ainsi, une partie de la ville de Périgueux, des quartiers de Florence édifiés au XIII^e siècle, le bourg normand de Livarot datant du XI^e, ou encore la ville de Richelieu, création du XVII^e, ont conservé leurs ensembles architecturaux médiévaux ou modernes [Gauthiez *op. cit.* : 21 ; Lavedan 1926b : 92]. Néanmoins les auteurs s'accordent pour signaler qu'il s'agit de cas de figure assez rares.

Aussi, dès l'origine, les morphologues ont avancé d'autres types d'explication reposant sur l'idée d'une transmission de la forme en plan indépendante du modelé et de la fonction de l'objet.

LE MAINTIEN DE LA FORME EN PLAN

Dans la notion de « forme du paysage », il faut distinguer au moins deux niveaux. Le modelé est la forme extérieure d'un objet, son volume. Il s'inscrit dans les trois dimensions (x, y et z). En revanche, la forme en plan est l'emprise au sol. Elle constitue une forme géométrique délimitée dans la deuxième dimension (x et y) et est représentée en plan. Tout modelé possède

une emprise au sol tandis que certaines formes en plan peuvent n'être inscrites que dans le foncier.

La distinction entre ces deux niveaux était présente implicitement dès les premières observations sur le maintien des formes anciennes.

L'exemple du boulevard situé sur le tracé des remparts disparus de la ville est repris comme un leitmotiv par les différents auteurs du début du XX^e siècle [Brunhes *op. cit.* : 243 ; Lavedan 1926b : 102 ; Poëte *op. cit.* : 109 ; Unwin 1981 : 15]. Cet exemple suscite l'intérêt car il montre l'existence d'un décalage entre la forme et la fonction de l'objet. Ici, l'emprise de l'enceinte survit à son modelé initial (mur et fossé). Les boulevards de circulation s'implantent sur les fossés comblés, marquant une transformation du modelé et de la fonction puisque la forme n'est plus le support d'un espace de défense mais celui d'un espace de circulation. Le plan survit donc à la fonction de l'objet. Celle-ci change, ce qui conduit à une transformation du modelé.

Les morphologues tentèrent d'expliquer ce phénomène par plusieurs modalités de transmission.

LA TRANSMISSION PAR LA MÉMOIRE ET LE LIEN MATÉRIEL

Invokant d'abord la mémoire, Pierre Lavedan parle d'une reconstitution « spontanée » qui privilégie le plan ancien :

[...] le geste spontané du propriétaire est de rebâtir sa demeure où elle était [...] laissées à elles-mêmes, les villes se reconstruisent naturellement sur leur ancien plan [1926b : 92-93].

Au cas où il y aurait un hiatus temporel assez long entre la destruction et la reconstruction, ou bien un changement social, le lien matériel remplacerait la mémoire :

L'expérience montre d'ailleurs que dans beaucoup de cas les maisons, pour peu qu'il en ait subsisté quelques restes, sont ensuite relevées à la même place [*ibid.* : 93-94].

Pierre Lavedan établit ces principes à partir de ses propres observations sur les reconstructions de la guerre 1914-1918 dont il fut le contemporain. Il les transpose ensuite dans le temps et assortit sa « démonstration théorique » de l'étude d'une demi-douzaine de cas de persistance : la survivance d'un chemin antique à Tell el Amarna, le plan de la ville antique de Salonique, le maintien de chemins médiévaux à Fourvières, le plan médiéval de la bastide de Beaumont-en-Périgord, la conversion en boulevard des remparts de Cambridge, Paris et Munich [*ibid.* : 95-105]. Il en conclut :

[...] toute ville, laissée à elle-même, conserve le plan sur lequel elle s'est élevée. Cette persistance n'est troublée que par des interventions locales dont l'histoire nous avertit [*ibid.* : 105].

La « loi » de persistance expliquerait donc que le plan persiste « naturellement » sauf lorsque les pouvoirs publics en imposent un nouveau, ce dont les textes nous avertiraient [*ibid.* : 93]. Dans cette optique, la forme en plan se maintient ou se transforme sous l'impulsion des institutions alors que le modelé des habitations peut varier. Dans les années soixante-dix, Pierre Pinon a illustré ce fonctionnement par l'exemple des amphithéâtres antiques dont le

plan est conservé en milieu urbain alors que le monument proprement dit est remplacé par des habitations s'appuyant sur ses fondations :

Les parcelles étroites et allongées reprennent le plan des voûtes rampantes des *caveae*, ou le prolongement à l'extérieur, et composent ainsi des plans rayonnants, les rues se courbent pour suivre les gradins comme des courbes de niveau et se superposent souvent aux galeries des déambulateurs qui ont mieux résisté que les gradins, d'autres passent en tunnel sous les voûtes ou grimpent en escalier sur ce qui reste des gradins [1978 : 392].

Dans un autre article, il précise que la montée du sol urbain ne remet pas en cause les éléments antérieurs car le parcellaire foncier « enregistre les tracés des structures matérielles disparues ou enfouies et peut ensuite monter avec le sol » [1994 : 40]. La forme en plan « monterait » donc avec le sol en fonction de l'évolution du modelé. Pierre Pinon introduit ici le foncier comme élément central à associer à la forme en plan.

LE RÔLE DU JURIDIQUE

Pour lui, le parcellaire foncier est « l'intermédiaire » dans le passage entre des « structures architecturales qui disparaissent progressivement et un tissu urbain qui se forme sur leurs ruines ». Le parcellaire enregistre des modes d'occupation du sol « pendant qu'ils disparaissent en tant que fonctions » et ne conserve que leurs formes en plan [1978 : 388]. Pierre Pinon souligne l'effet conjoint du matériel et du juridique, argument également soutenu par Bernard Gauthiez.

Selon ce dernier, la transmission des limites parcellaires serait liée au maintien de contextes sociaux et politiques favorables au contrôle public garantissant le maintien des limites foncières privées et publiques. Ainsi, pour des limites situées entre un domaine privé et un domaine public, « le facteur déterminant leur persistance tient principalement à l'exercice du contrôle de la puissance publique, quelle qu'elle soit, sur un espace de son ressort, face à d'éventuels empiètements privés » [*op. cit.* : 19].

Comme Pierre Pinon, Bernard Gauthiez associe critère juridique et critère matériel. Il ajoute que le maintien de la limite serait « d'autant plus efficace qu'en milieu urbain, du moins à partir de la fin du Moyen Âge, les maisons sont souvent construites en limite séparative » [*ibid.*].

Bernard Rouleau développe aussi l'idée d'un « durcissement » et d'un maintien des limites foncières par le bâti :

[...] l'implantation du bâti est contrainte de se mouler dans les divisions parcellaires établies. Cette implantation stabilise et fixe parfois pour plusieurs siècles ces divisions parcellaires. Ainsi, certaines limites parcellaires, encore existantes dans les îlots du centre de Paris, notamment dans le quartier des Halles, ont été tracées dès le XI^e lorsqu'on a commencé à ceinturer la ville d'ouvrages défensifs solides et continus [*op. cit.* : 133].

Bernard Gauthiez postule qu'il y aurait continuité du contrôle public depuis la fin du XII^e siècle, date à laquelle la présence d'instances chargées du contrôle de la voirie et des alignements est attestée dans les textes :

[...] les rues et les places, sauf intervention volontaire publique, le cas échéant, peuvent être en général retracées sur cette base depuis cette époque [*op. cit.* : 19].

Il interprète les exemples de constructions qui empiètent sur la voirie dans l'Antiquité tardive comme le signe de l'effondrement des structures administratives chargées du contrôle de l'espace public. Selon lui, le tracé des rues antiques ne se serait alors conservé que « dans de rares cas jusqu'à nos jours, ce qui rend d'ailleurs toujours périlleux l'exercice visant à les retrouver à partir de plans cadastraux » [*ibid.* : 19].

Dans toutes ces conceptions, la transmission patrimoniale individuelle, encadrée par les pouvoirs publics, permettrait la transmission d'une forme plus globale. Pour Pierre Lavedan, reproduit à l'échelle de la ville, l'exemple du propriétaire qui reconstruit sa maison au même endroit permet d'en maintenir le plan à travers la transformation incessante du bâti. Pour ces auteurs, la transmission ne s'effectuerait que dans l'encadrement d'institutions génératrices de la forme et qui en garantissent le maintien.

En milieu rural, Bernard Liger admet également l'existence d'un « régulateur imposant le respect de la règle », qui pourrait éclairer la formation des parcellaires réguliers qu'il a observés sur plusieurs centaines d'hectares autour de Beaugency [1974 : 79]. D'après lui, l'existence d'un « niveau supracommunal » empêcherait les distorsions parcellaires justifiées par la recherche des terres les meilleures et le délaissement des plus mauvaises. Il explique la forme des réseaux par « l'existence bi-univoque entre une situation politique, géographique et

juridique d'une part, et la forme d'un réseau d'autre part [...] la forme d'un réseau dépend en fait de la façon dont fut appliqué le droit » [*ibid.* : 10].

C'est la raison pour laquelle on retrouverait des formes identiques (les centuriations antiques et le township américain par exemple) dans des contextes géographiques et historiques différents.

Les historiens médiévistes et les géographes évoquent également cet argument « social » à propos de la partition traditionnelle entre open-field et bocage. La distinction morphologique entre village groupé, champs ouverts et habitat dispersé, champs clos est présentée comme le reflet de la distinction entre collectif et individuel [Meynier *op. cit.* : 77-81].

Dans cette perspective, le « social » apparaît comme le principe générateur des formes. La notion de continuité ne porte pas seulement sur la continuité du lien matériel mais aussi sur la continuité des pouvoirs publics.

Cependant, chez les antiquisants, la permanence des formes est pensée depuis l'Antiquité et parfois même depuis la Protohistoire. On dépasse largement la limite du XII^e siècle proposée par Bernard Gauthiez mais on peut difficilement postuler la continuité d'un système foncier centralisé depuis ces périodes jusqu'à aujourd'hui. Les géographes et les archéologues ont alors recours à l'argument technique et économique transcendant l'explication uniquement sociale.

L'ARGUMENT TECHNIQUE ET ÉCONOMIQUE

Cet argument rejoint l'idée d'un « bon sens » paysan qui favoriserait une parfaite adaptation

des structures agraires au terrain. Pour André Meynier, les « facteurs naturels » comme l'altitude, la pente, le climat, la géologie, la pédologie et la végétation dirigeraient le découpage des champs et leur orientation. L'importance des conditions physiques conduirait à une certaine inertie et à la reproduction de morphologies identiques dans des lieux différents mais soumis au même contexte géographique (exemple des terrasses, commun à tous les continents) [*ibid.* : 87-106]. Au-delà d'un pur déterminisme, la permanence ou non de la forme serait directement liée aux capacités techniques des sociétés et au mode d'économie qu'elles choisissent.

À l'origine, la forme des champs serait le résultat d'un compromis entre les moyens techniques disponibles et une économie vivrière adaptée au caractère local des organisations communautaires. Le maintien, dans le temps, des formes agraires relèverait de l'adaptation de la forme et de la fonction au sein d'un système technique et économique. Dans un chapitre de leur synthèse de 1991 intitulé « L'aire créa le champs »⁴, Gérard Chouquer et François Favory expliquent la construction paysagère par les limites techniques de l'instrument de labour :

Le champ, fondamentalement, a une forme adaptée aux contraintes de l'outil qui le travaille, principalement l'aire ou la charrue : il est une addition de sillons, qui va tendanciellement engendrer des formes subquadrangulaires, voire carrées et rectangulaires, dont la longueur est déterminée par les conditions et les impératifs du labourage. Cette longueur tend à être un compromis entre une distance trop courte, qui multiplierait les manœuvres au

bout du sillon, et une distance trop longue, qui pourrait compromettre le tracé rectiligne du sillon. [...] Les limites de la parcelle cultivée se dessinent et se matérialisent au sol du fait même du labour qui le crée... [*Op. cit.* : 50-55]

121

L'adaptation des mesures aux travaux journaliers des champs participerait aussi à la construction des paysages et à leur maintien. La répétition d'une unité de mesure basée sur la superficie labourable en un temps donné (jugère, journal...) ou de la surface que l'on peut couvrir avec une quantité déterminée de semence (la sétérée, la boisselée, etc.) justifierait le maintien de certaines mesures [*ibid.* : 50; Meynier *op. cit.* : 75].

L'argument métrologique peut aller de pair avec celui du juridique lorsque l'unité de mesure intervient dans la transmission patrimoniale. Tel est le cas de l'*heredium* antique, part la plus petite transmise à l'héritier, qui est composée de deux jugères (superficie techniquement labourable en un jour) et qui joue un rôle dans la conservation plus globale de la centuriation dont il est l'unité fondamentale [Chouquer et Favory *op. cit.* : 48].

La cohérence de ce système technico-éco-juridique serait telle que l'inertie produite dépasserait le type d'occupation des parcelles, déconnectant la forme en plan de son contenu. Ainsi les urbanistes ont-ils montré qu'aux cours des XIX^e et XX^e siècles l'urbanisation des quartiers périphériques des grandes villes s'est souvent effectuée sur la trame agraire préexistante [Rouleau *op. cit.*]. La « méthode de la

4. Chapitre reprenant une modélisation élaborée par François Favory [1983].

trame foncière », élaborée à l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de la Région Île-de-France dans les années soixante, était destinée à retrouver sous le bâti actuel la trame agraire considérée comme génératrice des formes présentes. Les auteurs y associaient le juridique et le technique :

Ces formes, issues du parcellaire agraire, continuent à s'imposer à l'utilisation urbaine du sol. Cette rémanence s'explique par des dispositifs réglementaires réglant l'appropriation privée et publique du sol, mais aussi par l'aménagement fondamental de l'espace, à savoir le parcellement du sol à des fins d'organisation technique [Jaouen *et al.* 1975-1976].

La cohérence du système rural permettrait donc son passage dans les structures urbaines par le biais de la transmission du juridique.

Dans ce système, l'argument économique est essentiel : les transformations économiques, en ce qu'elles impliquent comme changements techniques, entraîneraient une transformation des paysages. À cet égard, les remembrements opérés à partir des années cinquante passent pour avoir métamorphosé radicalement le paysage. En morphologie archéologique, ils servent de limite temporelle dans le choix des sources : on utilise toujours des documents antérieurs à cette période [Robert 1997].

UNE TRANSMISSION CONTINUE DANS LE TEMPS

Dans les différentes explications proposées, la transmission repose sur l'idée d'un continuum partant d'une forme originelle. Pour ce qui concerne l'argument matériel, c'est le maintien du modelé, sous une forme plus ou moins

dégradée (actif ou à l'état de trace), qui assure la transmission. Pour l'argument juridique, apparaît comme nécessaire le maintien de la forme politique et juridique qui a produit la forme d'origine et qui la régit ; seul un changement social important conduirait à l'abandon des tracés et à leur refonte complète. Et pour ce qui concerne l'argument technique, les mutations du système technique, liées à un changement économique, impliqueraient des ruptures dans les formes du paysage.

On est dans une relation linéaire au temps, une « montée » de la forme dans un continuum chronologique dont le lien est le souvenir, le vestige, la transmission du droit ou du système socioéconomique. La transmission serait entrecoupée de ruptures considérées comme de vraies révolutions et qui, oblitérant la cause génératrice de la forme, conduiraient à sa disparition et à son remplacement. Ces ruptures correspondraient à des transformations sociales et économiques importantes (révolution néolithique, « invasions » barbares, guerres, « révolution de l'an Mil », etc.). Celles-ci seraient les moteurs de la dynamique morphologique. L'observation des formes dans le temps entrerait alors légitimement dans le champ d'étude de l'historien.

Ainsi, dès les origines de la recherche, la permanence des formes du paysage a surtout été un objet d'investigation pour les historiens (cf. ceux des *Annales* dans les années trente ou les historiens de l'art et les historiens-archéologues anti-quisants). Mais, conformément au découpage par grandes périodisations qui prévaut dans les sciences historiques, ils ont façonné une histoire discontinue des formes, ce qui est contradictoire avec le constat de leur maintien. Cette histoire

s'est construite au sein de chaque période, sans véritable continuité entre elles et par rapport au présent. Alors que les médiévistes continuaient à voir dans les paysages contemporains l'empreinte presque univoque du paysage médiéval, les historiens antiquisants et les archéologues montraient l'importance de l'apport des sociétés protohistoriques et antiques.

Ces contradictions révèlent la difficulté de penser la transmission des formes du paysage dans le continuum chronologique linéaire traditionnel en histoire lorsque l'espace géographique est absent. Le croisement des données de la morphologie et des données de terrain issues de l'archéologie préventive, ainsi qu'un renouveau conceptuel en morphologie permettent d'explorer d'autres pistes.

Apports de l'archéologie et de la morphologie dynamique

Dans les années quatre-vingt-dix, le développement des sondages systématiques et des fouilles dans le cadre de l'archéologie préventive a multiplié l'accès à l'information fossile dont l'exploitation demande la mise en œuvre de techniques particulières. Grâce à la complémentarité des études morphologiques et de l'archéologie préventive on a pu vérifier la persistance du plan et préciser concrètement les relations entre la forme en plan et le modelé, au moyen d'observations de terrain.

DE NOMBREUX CAS DE PERSISTANCE ...

Les données de fouilles ont attesté de nombreux cas de persistance à travers les siècles. À Sénart, des limites fossoyées datant de la période gauloise, antique et du haut Moyen Âge ont été retrouvées à l'emplacement de limites parcel-

lares relevées sur le cadastre napoléonien et dessinant de vastes réseaux quadrangulaires [Robert 1996]. Dans la plaine des Tilles et de l'Ouche (Côte-d'Or), certains éléments de réseaux perçus à l'analyse morphologique ont été datés des mêmes périodes [Chouquer 1996]. En Languedoc, la fouille a permis de préciser la datation de parcellaires pérennisant des orientations et une métrologie d'origine antique dans l'urbanisme de Nîmes et du bourg de Lunel Viel [Favory 1997 : 108]. Lors des opérations archéologiques du TGV Méditerranée, les études de morphologie et d'archéologie ont montré que 63 % des axes du parcellaire développé dans ce secteur selon l'orientation de la centuriation antique étaient encore visibles sous la forme de limites parcellaires et de chemins. Dans l'emprise sondée, 23 % ont été reconnus comme fossés ou chemins datés de la période antique [Jung 1999 : 108]. En milieu urbain, le croisement des fouilles et de l'étude morphologique à Besançon a montré une forte continuité entre les orientations contemporaines de la ville et les orientations antiques [Chouquer 1994]. D'une manière générale, le recensement reste à faire mais les cas de persistance de la forme en plan dans le temps existent en grand nombre [Chouquer ed. 1996-1997].

... MAIS AUSSI DES CAS DE TRANSFORMATION

Cependant, le meilleur accès à l'information fossile grâce aux tranchées systématiques et à la prospection aérienne oblique a révélé aussi des cas de transformation des paysages où les formes actives n'offrent plus de continuité matérielle ou même d'orientation avec les formes fossiles.

Dans le bocage armoricain, les archéologues ont donné plusieurs exemples de la non-persistance des plans protohistoriques et

antiques dans le parcellaire moderne. Le report sur le cadastre napoléonien d'enclos gaulois et antiques ne présente pas de continuité, ni dans l'emplacement des limites, ni dans leur orientation [Gautier *et al.* 1996].

Sur l'opération de Toyota-Onnaing (Nord), l'étude morphologique associée aux données de l'archéologie préventive indique qu'il n'y a pas de continuité entre les orientations des sites de la période antique et l'orientation du réseau qui structure la plaine au XIX^e siècle. Les quatre sites antiques ont une orientation semblable (entre 52° et 58° NL pour l'orientation SE/NO) que l'on peut rapprocher de celle d'une voie romaine traversant la zone et structurant le parcellaire sur une bande de 375 mètres. On peut supposer que cette structuration était présente à l'emplacement des sites et qu'elle ne serait donc plus lisible dans le parcellaire moderne [Robert 1998].

En milieu urbain, l'étude de Besançon a montré, pour l'Antiquité, une pluralité de trames qui s'imbriquent et des changements radicaux au début du I^{er} siècle de notre ère. Dans certains quartiers, le bâti aurait été réorienté selon une trame à -42°30'E NL que l'on retrouve dans le parcellaire napoléonien. Il ne s'agit pas d'une réorganisation complète du plan mais plutôt d'une imbrication avec le plan existant [Chouquer 1994].

Notons que ces transformations radicales du paysage n'ont pas donné lieu à des actes écrits, comme le pensait Pierre Lavedan.

On constate donc une grande diversité des cas en fonction des secteurs géographiques explorés et parfois une hétérogénéité à l'intérieur même d'un territoire. Dans le Finage jurassien par exemple, Gérard Chouquer a relevé

une meilleure conservation des formes à l'ouest de la voie antique, qui traverse la plaine de Tavaux, qu'à l'est où elles ont été plus profondément remaniées [2000a].

À cette diversité des cas de conservation des formes s'ajoute la nécessité de réexaminer l'argument du continuum matériel. En effet, le développement des observations archéologiques amène à nuancer l'existence d'un lien univoque entre le dessus et le dessous, entre paysage actif et paysage fossile.

LA DISSOCIATION DE LA TRACE ET DE LA FORME

Persistance de la forme en plan et transformation du modelé

Le croisement des données morphologiques et archéologiques en archéologie préventive a multiplié les exemples de limites maintenues en plan selon un modelé et une fonction différents, étayant les propositions théoriques des morphologues. C'est le cas sur la fouille de Pierrelatte « les Malalones » (fig. 3 p. 25) où une limite en plan est maintenue successivement sous la forme d'un fossé de drainage antique, d'un fossé de drainage médiéval, d'un fossé d'irrigation moderne et d'une haie contemporaine [Berger et Jung 1996]. La forme en plan s'est maintenue à travers une matérialisation et une fonction sans cesse changeantes. Mais dans d'autres cas, la forme en plan serait transmise autrement que par une marque tangible au sol.

Persistance de formes sans traces

Il existe des cas de persistance de formes ne correspondant pas à une limite matérialisée sur le terrain dès l'origine. Cécile Jung a montré que la centuriation B d'Orange était bien conservée alors que le nombre d'axes véritablement

perceptibles en archéologie est relativement faible (23 %). Vingt-deux axes (soit 37 %) n'ont pas été retrouvés malgré les sondages réalisés à leur emplacement supposé. Pourtant l'organisation antique est encore lisible dans le paysage actuel [1999 : 108].

Généralement, en confrontant les données de la morphologie et de l'archéologie, on note qu'un nombre important de limites perçues en morphologie par carto-interprétation*, ou photo-interprétation* ne sont pas perceptibles en sondages [Robert 2004]. On touche ici à la taphonomie* des vestiges matériels et aux limites de la lecture archéologique ainsi qu'à la complexité des processus spatiaux qui induisent que toute limite spatiale n'est pas forcément matérialisée ou qu'elle peut l'être par des éléments autres que des structures en creux (bornes, signes dans la végétation par exemple). L'étude morphologique à Toyota-Onnaing montre que, sur les 237 hectares sondés, le réseau parcellaire le plus prégnant du secteur n'a pas été perçu. Seuls quelques fossés aux datations disparates ont été mis en évidence. Or si ses axes n'étaient pas matérialisés par des structures en creux, on sait toutefois que ce réseau structurait fortement l'espace sous la forme de limites foncières, au moins à la date du cadastre napoléonien [Robert 1998].

Hiatus chronologique dans la manifestation matérielle

On rencontre des cas de hiatus dans la manifestation matérielle de la trace bien que la limite en plan persiste. Reprenons l'exemple heuristique de la coupe relevée par Jean-François Berger et Cécile Jung sur le site des Malalones à Pierrelatte. De l'Antiquité à nos jours, la limite a été

transmise sous la forme de fossés et d'une haie alors qu'elle était périodiquement recouverte par les crues d'un ruisseau proche (fig. 3 p. 25). Entre l'époque médiévale et l'époque moderne le recouvrement a atteint jusqu'à 1 mètre d'épaisseur [*op. cit.*]. Dans l'ensemble de la région, l'étude a révélé une transmission des formes antiques au-delà des recouvrements sédimentaires dus à leur localisation dans la plaine alluviale du Rhône. Ce fait a conduit Cécile Jung à différencier les traces perceptibles en photo-interprétation de celles perceptibles en carto-interprétation. Si les premières sont fortement dépendantes des conditions de taphonomie, les deuxièmes se transmettent en dehors des conditions de recouvrement sédimentaire [1997].

Face à ce constat, les archéologues utilisent généralement l'argument du lien matériel : Cécile Jung explique la transmission de la limite de Pierrelatte « les Malalones » par la présence d'une haie qui aurait colonisé le fossé, constituant ainsi un « marqueur durable » [1999 : 330]. Cependant, on peut relever d'autres cas de « reprise » de formes qui dépassent tout lien matériel et ne procèdent pas du souvenir.

À Cergy, un pont est cité dans les sources historiques aux XIV^e et XV^e siècles. Grâce à l'étude historique et archéologique, il a pu être localisé au débouché d'anciens chemins ruraux aboutissant à un seuil dans la rivière. À cet emplacement, des piliers maçonnés étaient encore visibles avant la canalisation de la rivière [Robert 1999 : 9]. Le pont actuel de Cergy, situé à 500 mètres en aval, avait éclipsé le souvenir du pont médiéval qui n'apparaissait plus

* Se reporter au glossaire p. 295.

dans les monographies communales récentes. Or, lors de l'aménagement de la ville nouvelle dans les années soixante-dix, un nouveau pont a été construit à 100 mètres à peine du pont médiéval. La réutilisation des voies convergeant vers la rivière, transformées en axes de desserte de la ville nouvelle, explique en partie la reprise de ce point de passage. La présence du seuil dans la rivière constituait également un lieu privilégié qui a pu être réactivé dans le temps. En effet, à travers des phases de hiatus et de transformations incessantes des franchissements d'une rivière (gués, ponts, bacs...), il subsiste souvent une permanence dans les lieux de traversée [Bostyn *et al.* eds. 1999 ; Dumont 2002].

Déplacement de limite

L'exemple du pont de Cergy montre aussi qu'une structure peut être reprise après un hiatus, à un endroit différent. Cette différence est sensible à l'échelle du terrain mais, à l'échelle des réseaux, le déplacement semble minime et la nouvelle forme suit la logique du réseau ancien de relations en rive droite de la rivière.

Les phénomènes de pérennité s'inscriraient donc dans un temps non chronologique, avec des phases de décalage et de hiatus temporel incompatibles avec l'idée d'une transmission à travers un continuum matériel.

DISTINCTION ENTRE TRACE MATÉRIELLE ET FORME AUTO-ORGANISÉE

À l'appui de ces exemples, on voit combien il est nécessaire de distinguer la trace matérielle de la forme [Robert 2004]. La trace matérielle, comme résultat d'une action concrète réalisée à un moment donné, est localisée dans l'espace

de façon très précise par la topographie, et elle l'est dans le temps par la stratigraphie. Elle est associée à une fonction à un moment où elle est considérée comme active puis peut passer à l'état de ruine et de trace fossile mais elle conserve sa localisation stricte en x, y et z. La trace entre dans le temps linéaire des phénomènes physiques qui la décomposent.

La forme se maintient en plan au-delà des différents modelés et fonctions qu'elle a pu revêtir et dépend de processus indiquant une relation plus complexe au temps et à l'espace. Ce n'est pas la « montée » du vestige matériel qui en assure le maintien mais l'inscription dans une structure d'ensemble qui possède sa propre organisation.

Ces dernières années, les travaux menés en morphologie dynamique montrent qu'il existe une véritable logique topologique des formes en plan. Les paysages ne se transmettent pas uniquement à travers une relation mécanique de la trace à la forme qui donnerait une certaine prééminence au modelé. Des processus complexes associent la forme en plan et le modelé et inscrivent les formes dans des systèmes où elles sont interdépendantes.

La pérennité agit davantage au niveau du maintien global d'un type de structure qu'au niveau du détail de chaque modelé [Chouquer 2000b ; Marchand *op. cit.*]. Des éléments dits morphogènes* transmettent des modes d'organisation au paysage bien après leur époque de création et de fonctionnement. Ils permettent une pérennité des paysages à travers une certaine mobilité [Chouquer 2000b : 149]. Ces modes affectent avant tout la forme en plan. Ainsi l'inscription d'un nouvel objet dans un paysage structuré sera marquée par les

orientations dominantes de ce dernier selon un principe d'isoclinaison*. Ce processus explique le maintien d'orientations d'origine protohistorique ou antique alors que, dans le détail, le dessin du parcellaire et le modelé des limites connaissent de nombreuses transformations. Il s'accompagne d'un principe d'isotopie* : pérennisation des limites au même emplacement ou avec un déplacement sans réelle portée [*ibid.* : 146-147]. Cet apport change radicalement notre perception de la persistance du plan puisque celle-ci ne repose plus sur un maintien de la forme matérielle ou de la fonction mais sur leur mobilité. Claire Marchand a montré comment cette mobilité était un des éléments essentiels de la permanence de la forme globale reposant sur « sa capacité à se transformer dans le temps, à se reproduire, malgré et grâce à son environnement et aux événements qui l'affectent et qu'elle affecte » [*op. cit.* : 206].

Ces principes permettent d'expliquer le maintien d'une structure ancienne du paysage en dehors d'une continuité matérielle entre la trace et la forme.

Mais ce nouveau type d'explication doit être complété par une étude des formes dans leur espace géographique, c'est-à-dire dans leur site et dans leur localisation.

L'INSCRIPTION DANS L'ESPACE GÉOGRAPHIQUE

Les explications traditionnelles accordaient peu de place à la localisation des formes dans leur espace géographique. Présentées comme des lois, elles semblaient opérantes partout, ce qui justifiait le fait que l'on puisse retrouver dans des lieux géographiques différents le même type de forme⁵. Seule l'explication technique

prenait en compte le territoire mais en intéressant principalement la notion de site géographique (adaptation à la pente, etc.).

Aucune des explications n'inscrivait les formes dans des réseaux localisés dans l'espace géographique géo-référencé. Relevons à ce propos une certaine ambiguïté autour du terme « réseau » en morphologie. Il est souvent employé pour désigner des trames, perçu essentiellement dans sa forme « solide » (dessin des parcelles correspondant à un pavage territorial ou dessin des routes), et on oublie qu'il est aussi support de flux. Pourtant l'étude des réseaux routiers prouve qu'il faut dissocier au moins trois niveaux :

- le flux, c'est-à-dire les relations entre deux pôles provoquant un déplacement de personnes, marchandises, etc., marquant un « itinéraire » qui est un réseau de relations ;
- le tracé qui est l'emprise au sol « solide » cadrant le flux ;
- la construction, c'est-à-dire le mode de viabilité (route carrossable, simple chemin, etc.).

Le tracé constitue la forme en plan de la voie tandis que la viabilité constitue son modelé.

L'analyse sur la longue durée des réseaux routiers de l'ouest du Val-d'Oise indique que les trois niveaux reconnus fonctionnent selon des temporalités différentes. Ainsi, l'itinéraire, c'est-à-dire la relation entre des centres, présente souvent une grande pérennité dans le temps (au moins 2 000 ans pour l'axe Paris-Rouen et l'axe Oise et 1 300 ans pour l'itinéraire

5. Cf. l'explication sociopolitique de Bernard Liger [*op. cit.*] ou l'explication « naturelle » d'André Meynier [*op. cit.*] rappelées ci-dessus.

Paris-Dieppe) alors que les tracés sont beaucoup plus fluctuants.

En effet, chaque itinéraire se caractérise dans le temps par un faisceau de tracés indiquant les fluctuations à l'intérieur de l'itinéraire. En ce qui concerne l'axe Paris-Rouen, par exemple, seule une petite portion du tracé antique est toujours utilisée pour la circulation de grand parcours. Une grande partie a été abandonnée au Moyen Âge au profit d'autres tracés plus en rapport avec la topographie et l'habitat local. À l'époque moderne, la construction de la route royale conduit au redressement d'un des tracés médiévaux et, à l'époque contemporaine, celle d'une autoroute provoque le doublement de la route royale [Robert 2002]. Aujourd'hui, la situation est donc très hétérogène : une partie du tracé remonte à 2000 ans, une autre à 250 ans, et une autre à 35 ans [Robert 2003].

En ce qui concerne l'axe Paris-Dieppe, on relève le même glissement incessant des tracés dans le temps : cinq au moins s'organisent en faisceau. L'un d'eux contournait le village par l'est et portait le nom d'« Ancien chemin de Gisors à Pontoise » ou « Chemin de Traverse » [Robert *et al.* 2001 : 47-48]. D'après leur relation avec les points d'habitat, ces tronçons paraissent avoir été en place à l'époque médiévale, et le « Chemin de Traverse » a été daté de la période mérovingienne et carolingienne sur le site des « Carreaux » à Marines [Devals 2003]. À l'époque moderne, la route royale fixe l'itinéraire principal dans un passage par le centre villageois. Aujourd'hui, face à l'augmentation du trafic routier, une déviation du bourg a dû être réalisée. Elle reprend en partie le tracé de l'ancien Chemin de Traverse, resti-

tuant sa fonction d'axe de grand parcours à ce tronçon devenu simple chemin rural.

Enfin, dans la vallée de l'Oise, l'itinéraire reliant les grandes villes picardes à la Seine est constitué également d'un faisceau de voies partagées en rives droite et gauche. Nous avons vu que le pont de Cergy, point de passage à l'époque médiévale pour le grand parcours, est remis en activité aujourd'hui avec le développement de la ville nouvelle.

À l'échelle du réseau, le déplacement du flux peut donc réactiver des tracés et expliquer que ceux-ci ne s'inscrivent pas dans un temps linéaire. Les conditions locales de persistance se révèlent alors dépendantes de formes fonctionnant en réseau à des échelles beaucoup plus globales (itinéraires régionaux).

Inversement, les conditions locales influent sur les tracés plus globaux. À Marines, la « déficience » du modelé (viabilité non adaptée à la fonction de la route dans la traversée du bourg) a pu être réglée par la reprise d'un tronçon ancien contournant le bourg. La présence de cette forme et la possibilité de sa reprise permet au système global (itinéraire Paris-Dieppe par Marines) de se maintenir.

Pour comprendre les processus de transmission des formes, il est donc nécessaire de réaliser une analyse géographique à plusieurs échelles. L'inscription dans des réseaux donne une spécificité à la forme en plan qui dépend autant des logiques topologiques des réseaux que des conditions locales. Dès lors, la transmission des formes ne peut plus être examinée hors de sa localisation géographique et la pluralité des cas ne peut se résumer à une série de lois.

Dans cette nouvelle approche, la fixité des cadres matériels sociojuridiques et technico-économiques ne peut plus être invoquée comme seule explication de la permanence des formes. Certes, ils jouent un rôle dans la transmission mais plus par leur capacité à réinterpréter un potentiel de formes existantes que par un maintien ininterrompu de celles-ci.

On l'a vu, la dynamique des réseaux dans le temps est fonction des différents niveaux qui la composent. Le modelé autant que la forme en plan tiennent une place importante dans cette dynamique. Dans leur matérialité, ils possèdent une autonomie qui échappe en partie au social. La forme dure dans le temps – physiquement lorsque le modelé subsiste ou potentiellement – au-delà de la perception ponctuelle que peuvent en avoir les sociétés.

Le réseau peut réactiver des formes après des phases de hiatus. Pour les communications, la nécessité de rétablir certaines liaisons ou le rejet d'infrastructures hors des densités bâties (le seuil de tolérance dépendant alors de la perception sociale) peut réactiver des formes potentielles. Les tracés présentent alors une temporalité complexe à l'intérieur de la permanence de l'itinéraire.

Dans les thèses traditionnelles, la dynamique reposait soit sur la Société (Histoire) soit sur la Nature (déterminisme géographique). Dans l'explication par l'auto-organisation, la dynamique réside dans l'interaction entre un potentiel de formes et les transformations de la société. Ainsi, ce n'est ni la forme qui est génératrice de la société ni la société qui est génératrice des formes mais une interaction incessante entre les deux.

Bibliographie

Berger, J.-F. et C. Jung — 1996, « Fonction, évolution et "taphonomie" des parcellaires en moyenne vallée du Rhône. Un exemple d'approche intégrée en archéomorphologie et en géoarchéologie », in G. Chouquer ed., *Les formes du paysage. II : Archéologie des parcellaires. Actes du colloque d'Orléans (mars 1996)*. Paris, Errance : 95-112.

Bostyn, F., L. Deschodt, A. Dumont, J.-F. Maillot, C. Pont-Tricoire et S. Robert eds. — 1999, « Projet d'aménagement "Oise Aval". Étude documentaire du potentiel archéologique ». AFAN, SRA, DRASSM, avec le concours de Voies navigables de France. 5 vol.

Brunhes, J. — 1925 (1910), *La géographie humaine*. Paris, Félix Alcan.

Choay, F. — 1965, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*. Paris, Le Seuil.

Chouquer, G. — 1994, « Le plan de la ville antique et de la ville médiévale de Besançon », *Revue archéologique de l'Est* 45 (166), fasc. 2 : 361-407. — 1996, « La morphologie agraire et les paysages de la plaine des Tilles et de l'Ouche (Côte-d'Or) », in G. Chouquer ed., *Les formes du paysage. I : Études sur les parcellaires*. Paris, Errance : 32-49. — 2000a, « Étude dynamique sur la durabilité des paysages du Finage jurassien », in G. Chouquer ed., *L'archéologie des paysages au service de l'aménagement* (n° spécial *Géomètre* 5) : 46-47. — 2000b, *L'étude des paysages. Essai sur leurs formes et leur histoire*. Paris, Errance.

Chouquer, G. ed. — 1996-1997, *Les formes du paysage*.

- Paris, Errance. 3 vol. I : *Études sur les parcellaires*. II : *Archéologie des parcellaires. Actes du colloque d'Orléans (mars 1996)*. III : *L'analyse des systèmes spatiaux*.
- Chouquer, G. et F. Favory** — 1991, *Les paysages de l'Antiquité, terres et cadastres de l'Occident romain*. Paris, Errance.
- Devals, C.** — 2003, « Marines-Santeuil—Les Carreaux ». Document final de synthèse de fouille préventive de mars à août 2001. Saint-Denis, Pantin, SRA Île-de-France, INRAP, CG Val-d'Oise.
- Dumont, A.** — 2002, « Les passages à gué de la Grande Saône. Approche archéologique et historique d'un espace fluvial (de Verdun-sur-le-Doubs à Lyon) », *Revue archéologique de l'Est* (n° spécial).
- Favory, F.** — 1983, « Propositions pour une modélisation des cadastres ruraux antiques », in M. Clavel-Lévêque ed., *Cadastres et espace rural*. Actes de la table ronde de Besançon (mai 1980). Paris, CNRS : 51-135. — 1997, « Retour critique sur les centuriations du Languedoc oriental, leur existence et leur datation », in G. Chouquer ed. *op. cit.* III : 96-127.
- Ferdière, A.** — 1983, « Recherche des parcellaires fossiles et cadastres antiques : l'exemple de la Gaule du Nord », in M. Clavel-Lévêque ed., *Cadastres et espace rural*. Actes de la table ronde de Besançon (mai 1980). Paris, CNRS : 159-183.
- Gauthiez, B.** — 1999, « Approche morphologique des plans de villes, archéologie et sources écrites », *Revue de Picardie* 16 : 17-27.
- Gautier, M., P. Naas et G. Leroux** — 1996, « Archéologie des paysages agraires armoricains. Éléments pour une nouvelle approche », in G. Chouquer ed. *op. cit.* II : 45-56.
- Grenier, A.** — 1985 (1934), *Manuel d'archéologie gallo-romaine*. II : *L'archéologie du sol. Les routes*. Paris, Picard (« Grands Manuels »).
- Jaouen, A., P. Checcaglini et G. Hanning** — 1975-1976, « La trame foncière comme structure de la mise en forme du paysage ». I : « Rapport définitif ». Secrétariat d'État à la Culture, Direction de l'Architecture, IAURIF.
- Jung, C.** — 1997, « Apports respectifs de la photo- et de la carto-interprétation à la lumière des données géoarchéologiques », in G. Chouquer ed. *op. cit.* III : 57-66. — 1999, « Morphogénèse, fonctions et évolution de la centuriation B d'Orange et essai de restitution diachronique des paléopaysages du Tricastin (Drôme-Vaucluse) ». Thèse. Université de Tours.
- Lavedan, P.** — 1926a, *Histoire de l'urbanisme, Antiquité, Moyen Âge*. Paris, H. Laurens. — 1926b, *Qu'est-ce que l'urbanisme ?* Paris, H. Laurens. — 1941, *Histoire de l'urbanisme, Renaissance et Temps modernes*. Paris, H. Laurens. — 1952, *Histoire de l'urbanisme, Époque contemporaine*. Paris, H. Laurens.
- Liger, B.** — 1974, « Le traitement de l'information dans l'espace historique ». IV : « Les parcellaires et réseaux en Beauce de Mer à Patay ». Thèse de 3^e cycle. Université de Tours.
- Marchand, C.** — 2000, « Recherches sur les réseaux de formes. Processus dynamiques des paysages du Sénonais occidental ». Thèse de doctorat. Tours, Université de Tours, 2 vol.
- Meynier, A.** — 1970 (1958), *Les paysages agraires*. Paris, Armand Colin.
- Pinon, P.** — 1978, « Le passage des structures architecturales antiques dans les tissus urbains médiévaux », in R. Chevallier ed., *Actes du colloque « Archéologie du paysage », Paris, ENS, mai 1977 (n° spécial Caesariodunum XIII (13))* : 387-395. — 1990, « Approche typologique des modes de réutilisation des amphithéâtres de la fin de l'Antiquité au XIX^e siècle », in *Spectacula I, gladiateurs et amphithéâtres*. Actes du colloque tenu à Toulouse et à Lattes les 26, 27, 28 et 29 mai 1987. Lattes, Éditions Imago : 103-127. — 1994, « La lecture des persistances dans les formes urbaines et leur interprétation historique : le cas des villes d'origine romaine en Gaule », *Caesariodunum XXVIII* (n° spécial : *Mélanges Raymond Chevalier*). Tours, Centre de Recherches A. Piganiol, vol. 2 : 39-47.
- Poëte, M.** — 2000, *Introduction à l'urbanisme, l'évolution des villes, la leçon de l'Antiquité*. Paris, Sens et Tonka.
- Robert, S.** — 1996, « Le parcellaire du plateau de Sénart (Seine-et-Marne) », in G. Chouquer ed. *op. cit.* I : 11-26. — 1997, « Le relevé parcellaire sur photographies aériennes et cartes anciennes », in G. Chouquer ed. *op. cit.* III : 88-95. — 1998, « Étude des formes anciennes du paysage sur l'emprise de l'opération Toyota et des quatre communes de

Onnaing, Quarouble, Rombies-et-Marchipont et Estreux ». Service régional de l'archéologie du Nord-Pas-de-Calais, AFAN. — 1999, « Étude de la structure paysagère ancienne de la commune de Cergy ». Rapport d'étude. Cergy, Mairie de Cergy. — 2002, « Étude morphologique de la chaussée Jules-César dans le département du Val-d'Oise », *Revue archéologique du Centre de la France* 41 : 173-186. — 2003, « L'analyse morphologique des paysages entre archéologie, urbanisme et aménagement du territoire. Exemples d'études de formes urbaines et rurales dans le Val-d'Oise ». Thèse de doctorat. Université Paris I. — 2004, « Archéologie préventive et morphologie : deux points de vue scientifiques différents », in *Actualité de la recherche en histoire et archéologie agraires*. Actes du colloque

AGER V (Besançon, 19 et 20 septembre 2000). Presses universitaires francomtoises (à paraître).

Robert, S., E. Marmet et J.-C. Bats — 2001, « Déviation de la RD 915 à Marines, Santeuil et Frémécourt (Val-d'Oise). Étude préalable, analyse des formes du paysage et diagnostic archéologique ». Saint-Denis, Service régional de l'archéologie Île-de-France, CG du Val-d'Oise, Association pour les fouilles archéologiques nationales.

Rouleau, B. — 1985, *Villages et faubourgs de l'ancien Paris : histoire d'un espace urbain*. Paris, Le Seuil.

Unwin, R. — 1981 (1909), *L'étude pratique des plans de villes*. Paris, L'Équerre.

Verhulst, A. — 1995, *Le paysage rural : les structures parcellaires de l'Europe du Nord-Ouest*. Turnhout, Brepols.

Résumé

Sandrine Robert, *Comment les formes du passé se transmettent-elles ?*

Dès la fin du XIX^e siècle, géographes, architectes et archéologues ont fait le constat de la permanence de formes anciennes du paysage dans le parcellaire. Aux principes de transmission traditionnellement invoqués comme le maintien d'une trace matérielle ou le rôle du juridique et de l'adaptation technique, il faut ajouter une logique topologique des formes en plan. Des emprises sont réactivées et se maintiennent, dans un changement incessant des constructions. La dynamique est produite par une interaction entre un potentiel de formes et la société qui les réinvestit tout en les transformant.

Abstract

Sandrine Robert, *How are Forms from the Past Passed on?*

By the late 19th century, geographers, architects and archeologists were detecting the permanency of old forms of the landscape in patterns of plots. The topological "logic" of sloping forms must be added to the usually mentioned principles thought to govern the transmission of forms, such as "material traces", technical adaptations or the impact of the law. Influences are reactivated and maintained in ceaselessly changing constructions. The dynamics comes out of interaction between the potential of forms and the society that incorporates these forms while transforming them.